

VIOLETTE LEDUC

L'AFFAMÉE

nrf

GALLIMARD



DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

L'ASPHYXIE.

L'AFFAMÉE.

RAVAGES.

LA VIEILLE FILLE ET LE MORT.

TRÉSORS À PRENDRE.

LA BÂTARDE.

LA FEMME AU PETIT RENARD.

THÉRÈSE ET ISABELLE.

LA FOLIE EN TÊTE.

LE TAXI.

LA CHASSE À L'AMOUR.

L'AFFAMÉE

VIOLETTE LEDUC

L'AFFAMÉE

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1948.*

Extrait de la publication

à Jacques Guérin

Elle a levé la tête. Elle a suivi son idée sur mon pauvre visage. Elle ne le voyait pas. Alors, du fond des siècles, l'événement est arrivé. Elle lisait. Je suis revenue dans le café. Elle suivait d'autres idées sur d'autres visages. J'ai commandé une fine. Elle ne m'a pas remarquée. Elle s'occupait de ses lectures. Quand elle arrive on nettoie le café ou bien on finit de le nettoyer. Le carrelage sèche. On le voit sécher : un carreau trop pâle, un carreau trop rouge. Plus il est fade, plus il sèche. Les chaises sont sur les tables, deux par deux, renversées l'une sur l'autre. Les tables dégraissées supportent ces enlacements obscènes. On passe la main sur le marbre humide. On a un frisson. Cette propreté qui s'envole me calme. Le patron a déposé sa gueule de patron à la caisse. Il astique. Il a travesti la moitié de son corps avec un tablier. Son sexe, auquel on ne pensait pas, est derrière un paravent de toile bleue. Les garçons l'aident. Ils ont ressuscité des mouvements non automatiques. La porte du café est ouverte. L'odeur du tabac vadrouille. La rue a l'exclusivité des bruits.

Je veux rester dans sa ville. Le vendredi je cours à la campagne. Je voyage en camion. J'y pense. Les

cahots m'émeuvent aussi. J'arrive, je profite du crépuscule. Je rumine le crépuscule et l'événement pendant que je fais mes courses dans les fermes. C'est le règne du bouton d'or et de l'herbe svelte. La terre pisse du vert. Les sentiers en sont inondés. Des litières odorantes se perdent. Les grands herbages ne sont que penchants pour de savoureux délassements. Les troupeaux se reposent. Ils sont allongés, ils se baignent dans les fleurs. Une touffe de trèfle égarée a fait sa goutte de sang caillé contre une haie.

Mes objets se morfondent dans la fidélité. Derrière les volets consciencieux, quelques-uns se sont éteints tout de suite. La poussière est leur suaire.

Ma jaquette d'hiver habille le dos de la chaise. Sa forme est une esquisse, mais les épaulettes ne veulent pas se rendre. La doublure est froide comme un miroir. Mortes de soif, les feuilles des pâquerettes pendent. C'est mou. Je songe aux pleureuses professionnelles.

Le café où elle va me fait peur. J'évite son soupçon de bonjour. Je veux rester au bord de l'événement, pareille à une sentinelle devant la caserne.

A la campagne, je n'ouvre plus ma fenêtre, la nuit ne vient plus à mon chevet. J'entends encore le chat-huant qui chahute le silence. Je fends une chaleur recluse. Je me couche dans un lit défait. Avec leurs dents, les souris ont découpé des fanfreluches dans le drap du dessous. J'écrase des bêtes vert amande. Deux souris s'abritaient à la place de mes pieds. C'est un lit fréquenté.

Je lui avais cueilli une centaine de marguerites. Je les ai jetées dans la rivière. Cette traînée de fleurs a émigré au fil de l'eau. J'ai trafiqué autour de l'étalage des fleuristes. Elle est au-dessus d'une

intention de vieux marcheur. Cela m'abat de ne rien faire pour elle. J'ai choisi des pivoines arrogantes. Ce rouge confection trahit le rouge. Elles puent la poudre de riz rose des pierreuseuses. Je peux encore les poser sur un appui de fenêtre et me sauver, mais la gaffe ne me lâche pas. J'ouvre le papier : serrées les unes contre les autres, elles sont plus simples. Comment les ferai-je parvenir au café où elle va ? Je ne veux pas qu'elle m'aperçoive avec mon bouquet. La petite rue me protège. Je me tiens sur le seuil d'un hôtel. Je ne sais plus ce que je veux. Les fleurs pèsent plusieurs kilos. Voici un boiteux, un fourbu, deux enfants... Je peux choisir un passant, lui offrir ce poids. Un amant avare sera ravi. Il croira à la grâce. Je n'ose pas abandonner mon bouquet. J'entre dans un café-bar. Je bois une limonade. La limonade sent la pivoine. Le bouquet se fanera peut-être dans ma main. Une jeune fille coud derrière le comptoir. Elle sort. Je la suis, je lui demande si elle veut le porter et le remettre à la caissière du café où elle lit. Elle ne veut pas : c'est elle qui a une bouche d'entremetteuse. Une bouche sur laquelle le mensonge se tortille. Elle dit qu'elle ne fait jamais ce genre de commissions. Elle est effrayée. On croirait que mon bouquet peut la violer. Elle s'enfuit. Je serre toutes les tiges. La jeune fille est rentrée dans le café-bar. Elle est derrière la vitre. Il pend le long de ma cuisse. Comme une aumônière. Elle me surveille. Sa mère aussi me surveille. Je suis dangereuse. Leurs bouches molles ont trouvé cela. Il faut y aller.

Je m'approche du café. La terrasse est surpeuplée de mouches. Ces mouches boivent, ont bu ou boiront. La terrasse est une arène. Les clients assis s'abattent sur les promeneurs qu'ils dévorent. Leur

ennui se nourrit. Le garçon qui se rase pour rien puisque ses joues sont naturellement bleues est près de mon bouquet. Il le prend. Les clients le regardent. Il y a trop de papier. Les tiges sont trop longues. Il le porte à la caisse. Je m'enfuis. Elle ne m'a pas vue.

Dans le métro, les trains, tous les trains, roulent sur l'événement. Puis je plane avec l'événement. Entre deux trains, je voudrais reprendre le bouquet. Un autre train écrase mon regret.

Un ouvrier dort allongé sur le banc du quai, les poinçonneurs vagissent. Je ne vois pas le visage de l'ouvrier. Il est dissimulé dans la couronne de ses bras. Je voudrais avoir la même couronne de chair sur mon visage pendant que la mort sortirait de fabrique. Je voudrais m'allonger sur lui. Mon désir ne vient pas du ventre. Si l'on demandait des donneuses de tendresse dans les « Petites Annonces », je me présenterais avant l'ouverture du métro. Je rafferai toutes les offres.

Il faudra apprendre à ensevelir les morts. Dans les villages, on me fera de la réclame. On viendra me chercher en carriole. Je choisirai. Quand ce sera des enfants, je dirai : « N'insistez pas, j'ai mal au cœur... Je salirai le drap de votre mort. » Je pourrai serrer les autres dans mes bras, repérer les bons endroits. Je me demande si les aînés se refroidissent tout de suite. Je soufflerai dessus. Je découvrirai d'autres coins tièdes. Je soufflerai lentement. Les adieux seront morts avant d'avoir vécu. Ce que je commencerai sur eux se défera en même temps que la précieuse aurore. Mais les morts appartiennent aux parents. Voler un cadavre dans une maison est une fameuse aventure. Ce sera plus facile dans un hôpital. Derrière le petit paravent

qui cerne la dépouille, je soulèverai le mort et je lui inventerai un élan. Je ne regarderai pas son visage avec le reproche rigide parce que j'ai du retard sur lui.

L'ouvrier est couché sur le dos. Je m'allongerai sur lui, je poserai toutes mes lèvres sur lui, toutes mes lèvres seront nourries. Les dormeurs me font peur, après je fais connaissance avec leur abandon, avec ce nouveau visage que voile une résille. Il a frissonné. Je me sauve dans la voiture, ma tête est à l'événement. Le mécanicien s'offre une partie de vitesse. Les voyageurs sont projetés les uns sur les autres. Les destins se bagarrent. On roule de plus en plus vite. Je suis dans un char romain. Je me tiens debout avec l'événement, avec mes poids.

J'ai passé une soirée avec elle. Le garçon de restaurant apportait les plats. Je les avançais. On ne s'apercevait pas que je lui donnais quelque chose. Nous avons bu du punch à la terrasse d'une rhumerie. C'était aigu. Je désertais. Je partais allumer des cigarettes dans la rhumerie. Je chipais tout ce que je pouvais chiper sur son visage avant de m'éloigner, puis je me nourrissais de lui dans les lavabos. Parfois sa voix se casse. C'est louche, c'est agréable. Le ciel était bleu fixe avec de l'éloquence au ras des toits. Un essaim d'un autre bleu voltigeait autour des platanes. J'avais posé mes journaux sur la table. Elle a avancé sa main, elle a avancé son bras sur mes journaux. Je les ai emportés dans ma chambre. Je les ai touchés avec ma joue.

Elle travaille beaucoup. Le quotidien ne la grignote pas. Je m'accrocherai à sa qualité : je suis sauvée d'avance. Je l'approcherai si je travaille. Je

disparaîtra si je ne travaille pas. Devenir exceptionnelle pour la retenir un peu. On a piqué des ailes à mes efforts quand je la quitte.

J'ai la nuit, j'ai les murs sur lesquels j'étends mes bras. Je caresse les briques. Le grain des briques est revêche. Il décourage ma main. Dans les rues ma main n'a rien de tiède. Je m'accroupirai dans le métro. A la station Strasbourg-Saint-Denis, je la tendrai. Un agent me demandera ce que je fais avec ma main. Je lui dirai qu'elle mendie de la chaleur. Il vérifiera mes papiers. Il me chassera. Je reviendrai. On m'embarquera. Mendier autre chose que l'argent est impossible.

Je n'ai pas de mémoire visuelle. Je cache mon visage. Pendant que le mien s'enfoncera dans la suie, le sien resplendira. Je ne m'effacerai jamais assez. Je cacherai mon visage dans mes mains. Le sien m'éblouira. Je vois son profil impeccable : c'est un calmant. Je vois ses cheveux. Je vois son auréole de cheveux. Je vois ses paupières. Un peu de fard mauve chante sur ses paupières. Je vois son visage repassé. J'entends ses petits pas pressés. Je vois sa bouche juste. Je vois ses traits intègres. Sa gentillesse inonde mon pauvre visage. Une laide donne dans la gentillesse comme un taureau dans du rouge.

Plusieurs fois par jour, je déserte et je me ren-gage.

Je m'éveille. Je suis minée. Mon corps s'occupait déjà d'elle. Mes épaules sont dans les étaux. Il y a un chargement d'angoisse dans mon estomac. Cela chemine jusqu'à ma gorge. Je voudrais extirper ce colossal pressentiment avec mes ongles. Je suis serrée, ainsi qu'un paysage avant l'orage.

Entrée dans le café où elle lit. Mes jambes me dégoûtaient. Elles se détacheront comme deux pétales.

On traîne les poubelles vides. On les range dans un hangar qui est au-dessous de ma fenêtre. J'habite au premier étage. Mon rapport avec les autres locataires est un rapport de poussière. Elle tombe sur la rampe qui est toujours grise. Je ne la nettoie pas. Mon appui de fenêtre est moins seul.

Ce bruit des poubelles précède la montée du courrier. La concierge a dit à son mari qu'elle le montait. Je me jette contre ma porte. Elle le monte. J'entends sa respiration lyrique. C'est la même que celle du marchand de charbon qui livre les boulets dans les chambres, avec un sac vide sur sa tête. C'est un capucin noir. Ses dents sont des illuminations, ses lèvres des framboises. La concierge s'arrête devant la fenêtre de la plateforme aux rats. Encore quatre marches. Elle sera devant ma porte. J'ai posé mes doigts sur le verrou. Je lui ouvrirai plus vite. Je me souviens : elle ne frappe pas. Elle la glissera sous la fente. La lettre froissera le bourrelet de ma porte. Le bourrelet résistera. La lettre se coulera chez moi. Je ne me pencherai pas tout de suite. Je jouirai de son écriture à distance. Il n'y avait rien pour moi. Je retourne à ma table, victime d'un attentat à neuf heures du matin. Je me regarde dans la glace. Je supplie mon visage d'avoir pitié de moi. La fatigue a écroulé mes traits. Comme les infirmes qui ont honte de se déshabiller, je n'ose pas regarder mon profil. Dans le métro, dans le train, mes voisins peuvent détourner la tête. Ils sont soulagés. Moi aussi je peux détourner la tête, mais le dessin de mon profil est incrusté en moi. La concierge des-

cend. Je vais dans leur loge. Le cordonnier a eu une congestion. Il est assis près de la fenêtre. Il crache son jus de chique dans un vase Directoire. A midi, le vase au col pincé est plein. Je n'ai pas renoncé à cette lettre. « Ce sera pour demain », me dit la concierge qui trie des lentilles beiges. Elle les amène une à une dans la casserole qui tient entre ses genoux. Elle les fait tourner autour des graviers avec son index. Les lentilles épurées tombent et résonnent. Le cordonnier est fatigué. Je pose ma main sur la sienne, nous tirons ensemble les tenailles. Le clou ne sort pas.

On frappait à ma porte. On dérangeait la nuit, le monde enfermé dans une meule funèbre. Le télégraphiste récitait le télégramme : « Venez avec du pain. Grand besoin de pain. Je vous attends. » Il disait que ce n'était pas signé. Je voyais apparaître sur mon miroir la signature de celle qui lit dans un café. Je sortais. Il fallait s'introduire dans la nuit. Je m'agenouillais sur le pavé, contre le soupirail de la boulangerie. Ils ne voulaient pas me vendre un pain. Je me collais contre les barreaux du soupirail que j'adorais. Je forçais mon bras, je forçais mon autre bras. Je les tendais du côté du pétrin. Je leur prenais de la farine. Je la serrais dans mes poings. Plus je la serrais, plus elle retombait dans le pétrin. C'était trop doux pour être réel. J'en prenais encore, mais je ne la serrais plus. C'était distant. C'était le contact angélique. Je sortais un poing. Je la jetais sur les hommes qui giflaient la pâte. Décharges dans leurs épaules, dans leurs omoplates. Le corselet des côtes vibrait, les aisselles luisaient. Ils chassaient la sueur de leur front avec une main sur laquelle le levain en loques pendait. Les gifles que recevait la pâte étaient denses. J'en

ai jeté encore. Elle a glissé. Ils marchaient dessus. Sur leur torse nu, un voile de mariée. La fleur de farine adoucissait leur peau. Je les suppliais de me donner quelque chose. Je cognais les barreaux avec mes genoux. Ils m'ont dit qu'il fallait changer de tête. Ils m'ont dit que je n'obtiendrais rien. Ils criaient qu'ils ne comprenaient pas la boulangère qui me vendait du pain tous les jours. Cette tête ne le méritait pas. Ils le disaient sans me regarder. La nuit était derrière moi. J'étais encore à genoux. Il aurait fallu être très souple pour me renverser en arrière, pour jeter cette gueule en pâture à la nuit. Ils se dressaient devant le soupirail. J'étais dehors, mais j'étais leur prisonnière. Ils jouèrent au jeu de massacre. Je fermai la bouche et les yeux. Ils lançaient la farine comme une grenade. Pour me faire du mal, ils gâchaient leur métier. Ils claquaient mes grosses pommettes. Je voulais bien quitter mon visage. La farine retombait sur le trottoir. La chute était frivole. Mon visage pleurait de la farine. Ils ont arrêté le jeu. Je n'avais plus que les barreaux du soupirail. J'ai tâté mes cheveux. Ils étaient en velours. Je me suis levée. De ma jupe est parti un tas de farine. Un enfant glissait enfin entre mes jambes. Je suis rentrée avec ce visage. Lui et moi nous devons traverser l'empire de la nuit. Je le touchais. Il était saupoudré de farine. Il était doux. Je pleurais pour cet innocent.

J'ai vu des abat-jour invendables. On les avait alignés sur le rayon d'une arrière-boutique. On ne les avait pas serrés les uns contre les autres. Leur laideur ne se froissait pas. Mon visage est un abat-jour invendable, mais je n'ai pas d'arrière-boutique pour le dissimuler...

Je partirai pour la campagne demain matin. Le

temps est éteint. Je n'ai pas le courage de me lever demain matin. Je ne la vois plus.

Paris a sorti tous ses gris. A dix heures du soir, on lance les rues jusqu'au ciel. Marronniers vert-de-gris, marronniers vert bouteille. Le mystère s'affaire dans ces ruches de feuillages. Une carcasse d'hôpital inachevé est au niveau des temples grecs. Un crépuscule d'un bleu courroucé est en suspens autour des arbres.

On fane au mois de mai. On décapite déjà l'été. Nuit et jour, je suis éblouie. Par des nappes de marguerites sur les prés. Le soir je lève la tête. je les retrouve au ciel.

Pendant que Paris sortait tous ses gris, je l'ai rencontrée boulevard Montparnasse. Je regardais les pavés sur lesquels j'avancais. Ils ne profitaient pas de cet évangile de couleurs. Elle était sous mon visage. Je recevais le sien avec la lumière insinuante. Elle m'a dit bonjour. Elle avait planté ses amis pour le dire. Les pavés ont moins de chance que moi.

Je compte jusqu'à trente. Je sonne. Je suis quelqu'un qui a décidé de se faire opérer. J'arrive dans l'entrée avec un autre bouquet. C'est du grand exotisme. Son entrée ne peut rien pour moi. Si elle descendait l'escalier, je me sauverais. Je cache mon bouquet sous mon bras. L'entrée me juge, elle attend le déclic de ma lâcheté. Je monte. La concierge dit : « Vous pouvez y aller, elle est chez elle. » Ce serait facile si j'étais une concierge. Je donne le bouquet à celle qui a parlé. Ce sont des fleurs de nénuphar. Les pétales sont trop épais. Le bouquet est trop raisonnable. J'irai chez une autre

VIOLETTE LEDUC

L'Affamée

L'Affamée est la description de l'Amour. Le livre de Violette Leduc nous introduit au sein d'une connaissance : phrase après phrase, pas après pas, comme on marche dans le sable, il avance. Il ne s'arrêtera qu'au cœur de ce monde où le rêve jaillit du vrai, s'y unit, le complète, où tout est vrai.

Les transpositions que fait Violette Leduc — ces brusques incursions, dans un domaine qu'il faut appeler mystique — sont frappantes. Ainsi se crée lentement, avec efficacité, un monde qui prend ses racines dans le réel le plus quotidien et s'épanouit en un arbre aux mille ramures.

Il y a bien de la cruauté dans ce livre, et la seule cruauté qui puisse mériter le nom de vertu : celle qui retourne une âme contre elle-même et la force à se déchirer.

Le style est jeu de hasard. Celui de Violette Leduc, dans ce qu'il a de pressé, de haletant, de pénétrant, est l'habitude naturelle à une âme riche, que ses richesses encombrent, et qui meurt d'une double soif : celle de la nudité et celle de la communion.



9 782070 238323



48-XI A 23832 ISBN 2-07-023832-6

Extrait de la publication